

Pierre Pelot

Ce soir, les souris sont bleues

roman

Denoël

Ce soir, les souris sont bleues

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Collection Présence du Futur

Fœtus party
Canyon Street
La Guerre olympique
Mourir au hasard

Collection Présence du Fantastique

Une jeune fille au sourire fragile

Collection Sueurs Froides

La Nuit sur Terre
Noires racines
Le Bonheur des sardines

Pierre Pelot

Ce soir, les souris
Sont bleues

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris
ISBN 2-207-24074-6
B 24074-3

A Irma qui attendait

C'est au cours de cet été que tout le monde, là-haut, devint dingo, dans cette chaleur qui déferla et qui aurait fait fondre les pierres du chemin si les jours avaient compté une ou deux heures en plus.

Tout le monde, là-haut. Le jeune, et le vieux, et le gamin aussi : ces trois-là. Mais ces trois-là, c'était le monde.

Le silence était retombé.

Même les mouches semblaient ne plus avoir la force ni l'envie de voler ; elles bourdonnaient confusément aux fenêtres, suivant le tour des carreaux.

C'était un peu après que l'ombre eut glissé de ce côté-ci du bâtiment. Elian descendit de chez lui — au-dessus du garage — et sortit. L'esquisse d'un pas, suspendu une seconde, traduisit sa perplexité en lisière de la chaleur vibrante. Seuls des fous ou des gens en vacances pouvaient à l'évidence se remuer à plaisir dans les pesanteurs de cette fournaise.

Les paupières d'Elian, plissées et lourdes, encadrant le gris du regard méfiant, papillotèrent et se fermèrent à demi. Il écouta. La grimace appuyée avança comme un bec sous la moustache raide et compacte. Dans sa main droite, il tenait un illustré roulé très serré, avec lequel il se donna quelques légers coups sur la cuisse, avant de s'élancer et de traverser la lumière blanche en trois enjambées rapides, aériennes, comiques, qui le portèrent au-delà de l'angle du mur, en zone ombragée.

Là, il s'assit sur son tonneau jaune.

C'était un fût de deux cents litres qui avait contenu

de la créosote, généreusement tavelé de rouille et qui puait toujours, surtout par temps chaud. L'odeur ne gênait pas Elian. Il ne manquait pas de s'installer à ce poste chaque fois qu'il se trouvait une occasion de tuer le temps à ne rien faire, et préférait le tonneau, avec un bout de planche de coffrage sous les fesses, au confort du banc de lattes placé sous la fenêtre, à une dizaine de mètres de là. Elian Toussaint s'adossa au mur du garage. La chaleur à fleur de crépi traversa aussitôt sa chemise, entre les bretelles en V de sa salopette. Il portait des espadrilles de toile noire, poussiéreuses, enfilées en savates ; la peau de ses chevilles apparaissait lourdement veinée et d'une blancheur éclatante, nette, sans tache, presque inhumaine, qui s'assortissait mal au visage buriné du bonhomme, à la pigmentation rougeaude de ses mains. Ses talons dénudés se balancèrent l'un après l'autre et frappèrent doucement, à petits coups discrets, le tonneau.

Un scarabée d'émeraude traversait la cour, étincelant, son ombre entre les pattes. Du seuil de la maison où il feignait d'être assoupi, couché sur le flanc en travers de la pierre usée, le chat rayé de jaune aperçut l'insecte, se contenta de le suivre des yeux, et quand la « demoiselle » quitta son champ de vision le chat cligna et referma lentement les paupières.

Il y avait trois lézards sur la façade de la maison, entre les fenêtres de l'étage et l'œil-de-bœuf du grenier, deux autres, au-dessus de la grand-porte du garage.

On entendit cliqueter la chaîne ou le collier de Titi, quelque part au fond de la pénombre fraîche du garage.

Le bruit qui s'était tu juste avant la sortie d'Elian en pleine lumière — les rires, l'impact des pierres dans

l'eau, les aboiements — monta de nouveau, tournant, roulant dans les airs... et il atteignait Elian sur son tonneau en pleine face. Le bruit rebondit contre le mur chaud, ainsi que d'un bord à l'autre des montagnes enserrant le val de Goutte-Cerise ; il se forgea comme une sorte de méchant écho assourdi, qui, à défaut de s'élançer vers le bleu parfait du ciel embrasé, dégringola et s'insinua parmi les feuilles immobiles des arbres et les aiguilles de bronze des épicéas.

Ils étaient trois : deux garçons et un chien. Le chien s'appelait Dick (une espèce de boxer) ; brailler ce nom toutes les quinze secondes, et sur tous les tons, constituait apparemment pour les deux garçons l'expression même de l'Amusement dans son idéale exemplarité. Dick sautait, aboyait, courait après les pierres que l'un ou l'autre des garçons lui lançait dans l'eau, quelquefois les rapportait (ainsi qu'on l'exhortait à le faire), s'ébrouait, s'agitait, bondissait, aboyait, aboyait et aboyait.

On était mercredi. La première fois, c'était dimanche, à cette heure-là — un peu avant quatre heures —, et déjà Elian se trouvait sur son tonneau jaune à attendre l'arrivée de la famille Violet (puis il y avait eu ce coup de téléphone prévenant de leur retard) ; ils avaient fait leur apparition, non pas venus du chemin mais remontant la berge : les deux garçons vêtus de T-shirts et de shorts blancs, chaussés de blanc, ayant déjà crié « Dick ! » quatre cent mille fois en moins d'une minute, et ce sacré Dick qui jappait. Le joyeux trio s'était arrêté ici, juste sous le ravin, face au poste d'observation d'Elian — vers lequel ils n'avaient d'ailleurs pas jeté un coup d'œil, exactement comme s'il

n'existait pas —, et s'étaient donc mis à chambouler les pierres du ruisseau. A cinq heures, après avoir dressé pratiquement la moitié d'une véritable digue, les deux garçons vêtus de blanc suivis de l'impétueux Dick s'en étaient retournés par où ils avaient surgi — suivant la berge, disparaissant sous la ligne des buissons. Le lundi à quatre heures, ils étaient de nouveau là, pour reprendre et poursuivre le même jeu. Le mardi, pareil.

Et aujourd'hui, mercredi.

Dans la chaleur d'août, les claques sourdes des pierres entrechoquées dans les éclaboussures, les cris des gamins et les abois frénétiques de ce satané Dick s'entrecroisaient en rebondissant ; restait l'espoir, diaboliquement stérile jusqu'alors, de voir au moins un des deux garnements tomber le cul au jus. Mais jusqu'à présent, non.

Bien que tamisée par l'ombre du garage à cette extrémité de la cour, la chaleur se mit à peser. Des mouches s'étaient réveillées spécialement pour venir tourniquer autour du visage d'Eliau ; il les chassait distraitemment d'un geste mou de la main tenant le magazine roulé. La queue du chat rayé de jaune battait dans son sommeil comme sous l'emprise d'un tic nerveux. De loin en loin, Eliau bombait le torse, creusait les reins jusqu'à provoquer cette grimace douloureuse qui accompagnait toujours le redressement de son dos.

Non fauchée (elle ne l'était jamais plus), l'herbe des prés qui descendaient vers le ruisseau et remontaient de l'autre côté sous le chemin forestier en lisière de sous-bois, se dressait blême et sèche, absolument immobile, comme des traits de craie sur fond pastel. Le ciel pesait

de tout son poids bleu sur le val, entre les voussures de la montagne chargées d'odeurs de résine, d'humus et de taillis. Aucun bruit ne parvenait du bourg, ni de la route à trois cents mètres de là, invisible derrière les haies et les tranches de bosquets — pourtant si proche quand les pétarades des vélomoteurs semblaient s'égrener dans la cour même de la maison. D'ailleurs, aucun bruit de nulle part, ni de la route et du bourg de la vallée, ni des bâtiments de la colonie de vacances au carrefour de la route communale et du chemin du val.

Rien que ces deux garnements et leur chien...

Elian finit par jeter au sol le magazine dont il n'avait pas lu une ligne ni regardé une illustration. Il essuya longuement ses paumes moites et maculées de peluches de papier sur les cuisses de sa salopette propre, y laissant de larges marques grisâtres.

Titi était remonté du fond du garage pour s'écrouler sur le béton chaud du seuil de la grand-porte, pas loin de sa gamelle. De temps à autre, il levait la tête, la laissait retomber dans un cliquetis de collier, en soupirant.

Elian aperçut Cinq-Six-Mouches qui passait dans une trouée d'arbres, sur le chemin forestier, juste en face — et il dit entre ses dents :

— Tiens, voilà Cinq-Six-Mouches.

Et souleva un coin de fesse pour laisser filer un vent discret, et se pencha de côté dans le mouvement pour donner un coup d'œil en arrière, au-delà de l'angle du mur, en direction de Titi, comme s'il eût voulu faire croire au chien que la remarque s'adressait à lui et qu'il n'avait pas le moins du monde parlé tout seul.

Titi observait deux mésanges qui sautillaient autour de sa gamelle au fond couvert de vieux riz collé et sec ; il bougeait la queue ou frissonnait d'une patte, à cause d'une mouche.

Il était absolument impossible de ne pas identifier Cinq-Six-Mouches, si loin que le regard eût pu l'attraper. Atteignant ce degré d'acidité, le vert du blouson de survêtement que portait le gamin n'était plus une innocente couleur.

Elian se tordit le cou un peu plus, suivant d'un œil mi-clos la progression du gamin qui courait sur le chemin — qui apparaissait et disparaissait entre les feuillages.

Arrivé en face de la maison, Cinq-Six-Mouches s'arrêta sur le bord du chemin forestier. Elian sut très exactement ce qui se passait dans sa tête — car à la verticale précise d'un trait imaginaire tiré entre le gamin et lui, à la moitié de sa longueur, au creux du val les deux garçons vêtus de blanc et leur chien s'ébattaient dans le ruisseau, à l'emplacement de ce qui avait été un gué et qu'ils avaient démoli sans même s'en rendre compte.

— Et alors ? marmonna Elian. Tu vas te laisser impressionner par ces zozos ?

Il savait que le gamin n'avait pas son pareil pour se laisser impressionner par dix fois moins que cela. Il soupira. Cinq-Six-Mouches reprit sa course sur le chemin, plutôt que de couper au court et dégringoler à travers prés, comme il l'eût fait si le paysage avait été vide. Il allait s'obliger à un détour de plus de trois cents mètres pour reprendre l'autre chemin — celui de la maison — après avoir traversé la Goutte sur le pont de

troncs. Elia grommela, se tassa légèrement sur lui-même puis se racla plusieurs fois la gorge pour manifester sa désapprobation.

Le chien des vieux Tolet (la maison près du pont, dont on apercevait, entre les ramures, le faite du toit et la cheminée qui fumait été comme hiver, jour et nuit) salua de ses trois aboiements caractéristiques le passage du gamin ; quelques secondes plus tard, le blouson vert apparaissait au bas de la côte.

Elia descendit de son perchoir.

— Pourquoi que t'as pas traversé tout droit ? dit-il malicieusement. Te voilà aussi essoufflé que si t'étais dix fois trop petit pour respirer ton contenu. C'est les zozos, là, qui t'ont fait peur ?

Cinq-Six-Mouches luisait de transpiration. La taille fraîche de ses cheveux tranchait plus blanc que blond sur son visage rond et rouge. Le pourtour de sa bouche et ses joues, ainsi que ses mains, étaient maculés de jus de myrtille ; sur ses jambes maigrichonnes, un entrelacs violacé, tramé de griffures, lui dessinait des chaussettes en lambeaux tirées plus haut que ses genoux couronnés ; son short bleu, un rien trop vaste, portait au fondement le sceau de la brimbelle écrasée — la seule pièce non souillée de son vêtement était l'éblouissant blouson *vert*. Il tenait à la main un vieux pot à lait de deux litres si bosselé et cabossé qu'il en restait à peine cylindrique, dont le couvercle gauchi pendouillait en tintinnabulant au bout de sa chaînette : les myrtilles tassées au fond du pot le remplissaient au petit tiers. Ce que remarqua Elia d'un coup d'œil plongeant.

— T'as pas cueilli davantage ? T'en as pas trouvé ?

— Si, dit Cinq-Six-Mouches. J'avais presque plein.

— Et t'as mangé un litre de brimbelles ?

— Non.

Le gamin planté là ruisselait, essoufflé, l'air bizarre.

— J'en ai renversé en courant.

— T'en as renversé en courant ? dit Elian, le sourcil droit exprimant une sévérité caricaturale. Et qu'est-ce que t'avais à galoper comme ça ? T'as vu trente-six renards enragés ?

— J'ai été piqué par des guêpes, dit Cinq-Six-Mouches.

Il grimaça, exprimant la crânerie stoïque, après cette peur irréfléchie, jaillissante, qui l'avait propulsé d'un seul jet sur ses jambes de sauterelle du point de la cueillette où les insectes l'avaient piqué jusqu'ici, où il pouvait enfin souffler et s'abandonner aux conséquences de l'événement, en sécurité. Elian s'accroupit.

— T'as été piqué par une guêpe ?

Cinq-Six-Mouches fit comme s'il relevait, d'un geste machinal, sa frange de cheveux disparue depuis que, deux jours auparavant, M. Tin le coiffeur, comprenant trop tard que le gamin ne voulait pas de coupe en brosse, avait tenté au mieux de réparer les dégâts entamés ; il désigna son front nu et dit de son étonnante voix grave :

— Je pense que j'ai marché sur un nid, dans les brimbelliers...

— T'as mangé sur un nid ?

— Marché, corrigea Cinq-Six-Mouches sans rire.

Ses yeux brillèrent et son menton tremblait un peu. Il avait la langue et les dents toutes bleues.

— Boui-boui-boui..., dit Elian. On voit bien la piqûre, et le dard, là... On dirait même que t'es en train

d'enfler, camarade. Nom d'une bête en bois. C'est rien. On va voir ta tante, elle va t'arranger ça.

Cinq-Six-Mouches émit un « oui » aspiré. Il avait l'air prêt à mourir sur place plutôt que de lâcher son pot au petit tiers rempli, et il attendit, avant de bouger, qu'Eliau se redresse en expirant avec force, puis le suivit vers la maison, à travers la cour. Le chat rayé de jaune avait disparu.

Eliou dit, l'air de ne pas vraiment poser la question :

— Pourquoi que t'es pas descendu tout droit et que t'as fait le grand tour ? C'est les deux zozos dans la Goutte avec leur chien qui t'ont fait peur ?... J' dois dire que c'est vrai : manquerais plus que tu te fasses mordre ! dans quel état on va finir par te rendre à tes parents, nom de Dieu, mon garçon... Où qu'ils se croient, ces zozos-là ? Tu les connais pas ?

Il demandait une fois par jour au moins depuis dimanche. Cinq-Six-Mouches dit que non tout en esquivant d'un retrait vif de la tête une chiquenaude amicale d'Eliou — depuis que celui-ci avait prononcé le mot « enfler », c'était visible et ça se dépêchait de gonfler sur le front de l'enfant.

La haute maison étroite, dont les pignons avaient été surélevés jadis, semblait exsuder par son crépi une variété particulière de silence sec et brûlant ; non pas le silence coutumier aux trop chauds et vibrants après-midi estivaux, quand tous les sons éparpillés ne font que se reposer en attendant l'instant où ils pourront de nouveau prendre leur envol ; quelque chose d'autre, en moins ou en plus, on ne le définissait pas *a priori* ; le silence des choses et des instants finis, retombés partout alentour, gantue invisible, lourde, serrée, qui semblait

non pas uniquement *peser* sur l'endroit mais *émaner* de partout pour se concentrer là, se brisa en milliers de fragments, dès que le gamin et l'homme eurent franchi le seuil en écartant le rideau de perles de bois colorées.

Dans le couloir d'entrée, au bas de l'escalier que Cinq-Six-Mouches n'était plus autorisé à dévaler en sautant une marche sur deux — comme il aimait tant le faire même après cette magistrale gamelle de l'an passé qui lui avait coûté deux dents de lait —, ni couché sur la rampe, Elian appela :

— Irène ! Il y a ici vot' neveu qui aurait besoin de vos soins !

Le ton désamorçait ce que le propos pouvait contenir d'alarmant ; l'homme et l'enfant échangèrent un regard, Elian cligna de l'œil et posa sa main sur la tête du gamin qui fit juste une brève grimace — légère.

Jamais Cinq-Six-Mouches n'avait résolu de façon satisfaisante cette énigme du vouvoiement entre Tatirène et l' « oncle » Elian ; il était bien obligé de se contenter du « parce que » invariablement obtenu de tout le monde en réponse à l'interrogation. Parce que. Parce que, sans doute, Tatirène ayant été l'épouse de Bertrand Toussaint durant dix ans avant d'en être la veuve depuis vingt, Elian n'était même pas un oncle véritable — sinon pour Anjo —, mais le vulgaire et banal frère du tenant du titre décédé. « Parce que Onc' Elian c'est qu'un faux parent », avait sentencieusement laissé tomber une fois Georgette du haut de ses quatre ans, dans le sombre de la chambre à coucher, un soir que les bavardages entre Cinq-Six-Mouches et ses deux sœurs abordaient le problème ; si le rire d'Evie, la sœur aînée, allumé par cette explication, avait par contagion provoqué celui de

Pierre Pelot

Ce soir, les souris sont bleues*

C'est au cours de cet été que tout le monde, là-haut, devint dingo, dans cette chaleur qui déferla et qui aurait fait fondre les pierres du chemin si les jours avaient compté une ou deux heures en plus.

Là-haut habitent Elian, cinquante ans, Anjo, trente ans, et surtout Cinq-Six-Mouches, dix ans, qui comme chaque année est venu passer les vacances dans la maison si peu ordinaire de l'oncle.

Mais quand survient une fille, belle comme ils n'auraient jamais cru la chose possible, l'amitié et la tendresse qui les unissent s'en trouvent chavirées.

Anjo sera le premier à devenir fou et, en un clin d'œil, le trio basculera rudement de l'enfance dans l'âge adulte.

Pierre Pelot, originaire des Vosges, est l'auteur de nombreux romans et notamment de *L'Été en pente douce*, adapté à l'écran par Gérard Krawczyk.

*. Statuette de bazar qui change de couleur selon l'humidité de l'air. Bleu, c'est la couleur du beau temps.



B 24074.3  1.94
ISBN 2.207.24074.6
120 FF TTC